



PROJECT MUSE®

---

Victor Hugo (2003-1802): images et transfigurations (review)

Roland Le Huenen

University of Toronto Quarterly, Volume 74, Number 1, Winter 2004/2005,  
pp. 153-155 (Review)

Published by University of Toronto Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/utq.2005.0107>



➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/180583>

*Victor Hugo (2003–1802) : images et transfigurations,*  
s. la dir. de Maxime Prévost et Yan Hamel  
Montréal, Fides, 190 p., 19,95\$

Ce petit ouvrage est le fruit d'un colloque tenu en 2002 à l'Université de Montréal sous l'égide du Collège de sociocritique de Montréal et dont l'objet portait sur Victor Hugo abordé moins dans l'immanence de ses œuvres que selon les médiations multiples auxquelles celles-ci ont donné lieu, qu'elles soient « institutionnelles, culturelles, médiatiques, littéraires, herméneutiques, politiques, photographiques, cinématographiques, cybernétiques ». C'est dire par la même occasion l'ampleur du champ d'exploration et la diversité des regards et des approches convoqués.

L'entreprise ne va pas non plus sans adopter occasionnellement un ton ironiquement théâtral qui affiche un goût pour la mise en scène et un propos délibérément provocateur, à tout le moins dans sa situation d'énonciation, à commencer par l'article liminaire, signé Pierre Popovic, qui fait dialoguer dans l'autre monde un Victor Hugo au parfum et un Pierre Bourdieu plus convaincu que jamais de la justesse de ses théories, article dont l'argument repose sur la manière d'évaluer le statut textuel d'un personnage dramatique médiatisé selon les interprétations que lui font subir, par leurs jeux nuancés, des acteurs différents à différentes époques, en l'occurrence le rôle de doña Sol interprété par la dédaigneuse mademoiselle Mars en 1830 et par Marie Dorval en amoureuse en 1838. Le second article dû à Maxime Prévost présente un Victor Hugo hors-norme, celui des tables tournantes de Jersey, et montre à quel point Hugo en spirite embarrassa et continue d'embarrasser le critique et le biographe, pour conclure que les procès-verbaux des séances mènent à penser que ces pratiques occultes reposaient surtout sur la présence de Charles Hugo investi de la qualité de médium et dont les élucubrations pouvaient faire illusion à une époque où les doctrines de Messmer sur le magnétisme faisaient l'objet d'un véritable engouement dans les milieux littéraires. Michel Condé s'interroge sur ce qui motive au long du xx<sup>e</sup> siècle de nombreux cinéastes français et étrangers à porter à l'écran *Notre-Dame de Paris*, et formule l'hypothèse qu'indépendamment des idées propres à Hugo, par exemple sur la relation de l'architecture à l'imprimerie ou encore sur la défense du patrimoine, indépendamment aussi de ses personnages haut en couleurs comme Quasimodo ou la Esméralda, ce qui passe dans le roman et retient l'intérêt du réalisateur, c'est la présence d'un régime imaginaire producteur d'un effet « idéologico-émotionnel » dont la manifestation la plus évidente est celle accordée à la fatalité. Dans son analyse d'un corpus de photos du temps de l'exil, plus particulièrement celles qui donnent à voir le banni méditant sur le rocher des proscrits à Jersey, Pascal

Brissette montre que « les photographies de l'exil sont le pendant iconographique des écrits pamphlétaires de l'exil », et qu'elles contribuent à ériger le monument du grand homme « debout dans l'adversité », consacré par le travail du malheur, dans un monde à l'envers où les bandits tiennent les rênes du pouvoir et où les grands hommes sont contraints de s'expatrier. Dans leur symbolique naturelle (le ciel, le soleil, le rocher, la mer), ces photos défont le message importun des caricatures des dernières années de la Monarchie de juillet qui dépeignaient l'écrivain en bourgeois cumularde et thésauriseur, pour proposer à la place l'image du « génie au front éclairé ». La première partie du recueil intitulée « Médias et médiums » trouve sa conclusion dans un article de Benoît Melançon dont la posture énonciative pleine d'humour fait écho à celle de l'exposé de Pierre Popovic qui en annonçait l'ouverture. La parole y est donnée à Hugo commentant les principaux sites Internet qui lui sont consacrés alors que resurgit à la lumière de la relation du livre aux médias la fameuse formule de *Notre-Dame de Paris*: « ceci tuera cela ».

La seconde partie de l'ouvrage consacrée aux « lecteurs et passeurs » commence par une fine analyse d'Isabelle Daunais qui tente de comprendre l'admiration difficile que Flaubert vouait à Hugo, en appliquant à celle-ci la double polarité du point de vue de Dieu et du point de vue de l'humanité. Hugo serait grand pour Flaubert non par ce qui le relie à ses contemporains, à leurs débats et à leurs engagements, mais par sa capacité à s'élever au point de vue de Dieu dont la rançon au plan de l'art, en particulier de l'entreprise romanesque, se traduirait par une tendance à l'abstraction, à la répétition et à la copie au dépens de « l'idée d'une humanité vivante ». Micheline Cambron trace d'une main sûre les grandes lignes de la réception de Hugo au Québec au long du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'elle divise en trois grands moments : la période 1820-1851 où le poète est étroitement associé à l'institution littéraire française hautement valorisée, celle de l'exil qui voit l'opinion divisée, enfin la glorification de l'écrivain de génie qui suit sa disparition en 1885. Cette enquête se poursuit par un examen de l'influence de Hugo sur Louis Fréchette et voit dans la manière selon laquelle ce dernier cherche à s'identifier à son modèle la présence de stratégies institutionnelles propres à contribuer à l'autonomisation du champ littéraire au Québec en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à une lecture de synthèse des nombreux passages consacrés par Léon Daudet à Hugo que se livre Marc Angenot qui montre combien ce discours de la haine émanant d'un des représentants les plus bruyants de la droite antidémocratique et dont les attaques sans retenue sont dirigées plus contre la personne que l'œuvre même, participe d'une politique concertée, « fondée sur le volontarisme d'un habitus de classe revendiqué », que partageaient les adeptes de *l'Action française*. Notant la présence de fréquentes citations de Hugo dans le *Livre des passages* de Walter Benjamin, Éric Méchoulan se propose de produire « moins une lecture de Benjamin lisant Hugo qu'une écriture

tâtonnante de ce qu'il semble y avoir trouvé», en faisant surgir les thèmes croisés de la foule, du mythe et de l'égout appréhendé comme réservoir du temps aboli. S'interrogeant sur l'étrange silence de Sartre à propos de Hugo, malgré une enfance marquée par l'influence d'un grand-père qui s'identifiait lui-même passionnément à la figure de l'auteur des *Misérables*, Benoît Denis avance que la synthèse hugolienne du sacré et du social, qu'il n'était possible d'assumer que par le truchement de la figure de l'acteur qui se joue à lui-même à tout instant, s'effondre en régime de modernité où l'écrivain qui prétend tout à la fois «servir la littérature tout en la faisant servir» n'est rien d'autre qu'un comédien victime de sa propre duperie. Rappelant l'engouement de jeunesse de Victor-Lévy Beaulieu pour Victor Hugo, Gilles Marcotte trace le cheminement paradoxal d'un auteur rebelle en quête d'origine, soulignant la cohabitation elle-même surprenante d'une vénération en apparence inconditionnelle pour l'auteur des *Travailleurs de la mer* et d'une écriture tout à l'opposé, et suggérant que la rencontre plus tardive de Melville apportera à Beaulieu la permission, qu'il n'avait pas trouvée chez Hugo, d'être vraiment auteur.

Par la variété de ses approches et des sujets traités, ce petit livre a le mérite non seulement de montrer combien la figure de Victor Hugo a marqué son temps et le nôtre au point de demeurer une constante de l'horizon littéraire, mais encore et surtout peut-être de faire apparaître des représentations et des lectures autres, insolites, voire oubliées et de faire servir l'effigie hugolienne à une exploration des enjeux de la chose littéraire, comme si l'enquête sur les manières de penser Hugo était aussi l'occasion de penser avec lui et de faire de lui, le temps d'un livre, un complice en littérature. (ROLAND LE HUENEN)

Martin Robitaille, *Proust épistolier*

Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. Espace littéraire,  
228 p., 24,95\$

Le travail de Martin Robitaille repose sur une petite partie des vingt et un tomes de la correspondance proustienne, tomes qui ne représentent sans doute pas plus de la moitié de l'intégralité de ses échanges épistolaires. Comme on le sait depuis les incontournables travaux critiques et éditoriaux de Philip Kolb, la correspondance de Proust cache, dans un océan de trivialités, tergiversations sempiternelles et excuses ressassées, quelques trésors engloutis. Les lettres de Proust n'en ont pas moins été longtemps bannies du champ de la recherche digne de ce nom comme matériau sans intérêt (21) en fonction d'une «vision minimaliste», pour reprendre le terme de Luc Fraisse (32). Le travail de Robitaille, d'un petit volume, mais d'une grande densité et d'un grand poids, est là désormais pour qu'on prenne en compte les admonestations de Fraisse et celles de Kolb, auteurs